



A mon épouse qui cohabite  
avec Simone Weil  
depuis tant d'années...

**Simone Weil**

**Sa vie**

**Son enseignement**

**Par Julien Molard**



**En guise de préface**

**Communication de Monsieur le Professeur André A. Devaux à Bourges le 17 novembre 1993 pour la commémoration dans la ville où Simone Weil enseigna du cinquantenaire de sa mort**

## **Simone Weil professeur au-delà de sa classe d'après ses lettres à d'anciennes élèves<sup>1</sup>**

*«Il n'y a que l'enseignement vivant, l'enseignement de toute l'âme, de toute la personne, de toute la vie qui puisse quelque chose»*

Jules Lagneau

Enseigner fut, à coup sûr, pour Simone Weil, une vocation au plein sens de ce mot, c'est-à-dire un irrésistible appel intérieur auquel elle ne pouvait se dérober sans risquer de manquer sa destinée. Dans une lettre à Pierre Honnorat, mathématicien ami de son frère, elle écrivait en 1941 : «Ce qu'on sent qu'on doit faire, poème ou vendange, il faut le faire, voilà

---

<sup>1</sup> Communication donnée au Colloque «Simone Weil pédagogue» (Eveux – La Tourette, 30 oct. – 1<sup>er</sup> nov. 1995). La formule de Jules Lagneau placée en exergue est extraite d'une lettre du 27 août 1892, citée dans **Jules Lagneau**. *Alain et l'Ecole française de la perception* (Institut Alain, 1994, p. 10).

tout»<sup>2</sup>. Sans doute n'imagina-t-elle jamais pouvoir exercer un métier autre que celui de professeur.

L'exemple de son frère ne pouvait que l'entraîner dans cette voie avant même que ses deux professeurs de philosophie, René Le Senne à Duruy et Emile Chartier à Henri IV, tous deux grands professeurs en même temps que penseurs authentiques, lui montrent en acte ce que Marie-Jeanne Coutagne, parlant de Maurice Blondel, appelle « l'unité d'une vocation philosophante et enseignante »<sup>3</sup>. Ni l'un ni l'autre n'étaient des « bonzes » (Cf. SP, II, 361), mais des hommes vrais, profonds autant que généreux.

A la fin du Cours de Roanne, dans la version procurée par Jeanne Machet-Bancillon<sup>4</sup>, on peut lire que Simone Weil, après avoir cité ce précepte de Marc-Aurèle : « *Instruis les hommes, si tu peux si tu ne peux pas, supporte-les* », le commente ainsi : « *l'œuvre qui s'impose est l'œuvre d'éducation (...) l'éducation de tous* ». C'est à cette œuvre qu'elle consacra sa vie entière dans la conviction que, par l'effet de la « *solidarité avec l'ensemble du monde* », la responsabilité du professeur s'étend au-delà de sa classe, « *même à des choses qu'on n'a pas du tout voulues* ». Elle parle, à ce propos, d'une question de « *simple logique avec soi-même* ».

Aussi retrouvons-nous Simone Weil enseignante en toutes les occasions d'instruire et plus encore d'éduquer – c'est-à-

---

<sup>2</sup> Lettre du 3 octobre 1941, SP II, 373.

**N.B. : SP I et SP II Simone Petrement, *Biographie de Simone Weil***

**CSW : *Cahiers Simone Weil*, revue éditée par l'Association pour l'Etude de la Pensée de Simone Weil**

**OC : *Œuvres complètes* Gallimard**

**CO : *Collection espoir* dirigée par Albert Camus**

**AD : *Attente de Dieu***

<sup>3</sup> Dans sa communication : « Qu'est-ce qu'enseigner la philosophie » ? (A partir d'une étude comparative entre Simone Weil et Maurice Blondel), CSW XIX-3, septembre 1996, p. 303-312.

<sup>4</sup> Cette version inédite nous fut obligeamment transmise par Daniel Boitier que nous remercions cordialement.

dire d'amener chacun à la possession de soi – que sa vie put lui présenter<sup>5</sup>. A la source de l'activité pédagogique de Simone Weil, il est aisé d'apercevoir deux postulats fondamentaux: le premier, foncièrement optimiste, hérité de la doctrine cartésienne de l'universalité du bon sens, est le postulat de l'égalité des esprits devant la vérité. Découvert au cours de son expérience personnelle d'adolescente, il consiste dans la certitude intime que *«n'importe quel être humain, même si ses facultés sont presque nulles, pénètre dans [le] royaume de la vérité réservé aux génies si seulement il désire la vérité et fait perpétuellement un effort d'attention pour l'atteindre»*<sup>6</sup>. Prenons garde, cependant, que Simone Weil distingue, *«absolument»*, dit-elle, *«les facultés intellectuelles et l'exercice de ces facultés»*, en quoi elle reste toute fidèle à Descartes. Elle admet l'inégalité dans les premières, mais la refuse pour le second : *«Quelques facultés que l'on ait, on les exerce dans la mesure où on veut les exercer»*<sup>7</sup>.

Le deuxième postulat régulateur de son comportement pédagogique est, en fait, un principe inspirateur, qu'elle nomme elle-même *«le premier des principes pédagogiques»* et qui s'énonce ainsi: *«pour élever quelqu'un, enfant ou adulte, il faut d'abord l'élever à ses propres yeux»*<sup>8</sup>, autrement dit lui donner confiance en lui-même et l'encourager sans cesse en proscrivant tout ce qui risque d'apparaître comme une humiliation. Au témoignage d'Anne Reynaud, elle répétait à ses élèves : *«Il ne faut pas se dire: 'je suis incapable de comprendre' ; il faut se dire: 'je suis capable de tourner les yeux de l'âme de telle façon que je comprenne'»*. Ainsi était-elle assurée, par exemple, que les ouvriers et ouvrières de l'usine de Rosières, qu'elle

---

<sup>5</sup> Cette passion pédagogique a son revers, et c'est à bon droit, nous semble-t-il, que Paul Valéry reprochait à son poème *«Prométhée»* d'être *«un peu trop sensiblement didactique»* (lettre du 20 septembre 1937, P., 9).

<sup>6</sup> AD5, 39. Simone Weil précise aussitôt: *«Sous le nom de vérité, j'englobais aussi la beauté, la vertu et toute espèce de bien»* (ibid.).

<sup>7</sup> OCI, 281.

<sup>8</sup> CO2, 169-170 (lettre du 13 janvier 1936 à l'ingénieur Victor Bernard, directeur technique des usines de Rosières).



fréquenta lorsqu'elle était en poste à Bourges, étaient parfaitement aptes à comprendre l'essai sur l'Antigone de Sophocle qu'elle destina à leur journal d'entreprise: *Entre nous*<sup>9</sup>. On peut dire, d'une façon générale, que Simone Weil possédait au plus haut point l'art de rendre claires des questions complexes et cette forme de charité intellectuelle qui consiste à se mettre à la place de ses auditeurs ou de ses lecteurs. C'est dans le Cours qu'elle donna à Bourges que se trouve cette belle maxime: «Il faut s'identifier aux autres pour vouloir leur bien» ; elle sut la mettre en pratique.

\*

Contraint de limiter ici mon propos, je ne dirai rien d'une activité pédagogique essentielle de Simone Weil qui, pourtant, mériterait toute une étude particulière, je veux dire son enseignement au service des travailleurs manuels et aussi des instituteurs que son ardeur de militante syndicale lui fit connaître et aimer. Elle donna à Saint-Etienne, à Firminy, des cours de français aussi bien que d'économie politique, des exposés sur le marxisme ou sur l'Allemagne hitlérienne. Un de ses auditeurs d'alors, l'instituteur Jean Duperray, l'a peinte comme «une partageuse, une sœur»<sup>10</sup> sachant se faire écouter de tous. On comprend qu'elle ait pu dire à l'ingénieur Victor Bernard, de l'usine de Rosières : «La recherche d'une véritable méthode de vulgarisation – chose complètement inconnue jusqu'à nos jours – est une de mes préoccupations dominantes»<sup>11</sup>. Elle aspirait à donner aux ouvriers «l'éducation qui convient aux prolétaires et non celle qui est donnée dans les écoles bourgeoises».

Son «interventionnisme» pédagogique se manifesta en de multiples circonstances de sa vie: près du marin-pêcheur de Réville, Marcel Lecarpentier, au cours des vacances de 1931

---

<sup>9</sup> Article paru le 16 mai 1936, recueilli dans OC II-2,333-338. Dans le même esprit elle avait projeté des articles sur « la création de la science moderne par les Grecs ; histoire merveilleuse, et généralement ignorée, même des gens cultivés » (CO2, 212).

<sup>10</sup> Cf. SP 1.381-383.

<sup>11</sup> CO2. 190 (lettre du 3 mars 1936).

(«Elle me donnait des cours d'arithmétique») ; près de Jean Posternak, étudiant en médecine, rencontré à Montana en 1937, qu'elle pousse à apprendre le grec et à qui elle confie, pour l'y encourager, ses propres traductions d'Homère et de Platon; près de Jacques Kaplan, dont elle fit la connaissance sur le bateau qui les conduisait à New York, -«bachelier en herbe, qu'elle entraînait en de grandes discussions»<sup>12</sup> ; à Londres, pour aider, en 1942-1943, les deux fils de sa logeuse, Mrs Gertrud Francis, David et John, dans leurs travaux scolaires... C'est en connaissance de cause, puisqu'il en fut le bénéficiaire, que M. Gustave Thibon parle de son «génie pédagogique qui rendait son enseignement aussi vivant qu'une création»<sup>13</sup>.

\*

Il n'y a donc rien de surprenant à ce que Simone Weil se soit intéressée à ses élèves au-delà des murs des lycées où elle professa. Dans ses lettres à ses parents, elle les appelle volontiers, avec tendresse, ses «gosses» ou encore ses «petites», voire ses «chères petites», en particulier les plus jeunes à qui elle devait donner des cours de français (en Sème à Roanne) ou de grec (en 4<sup>ème</sup> au Puy). Une sorte de maternité spirituelle semble avoir joué dans les relations qu'elle entretint, durant quelques années, avec certaines de ses «anciennes» rares, il est vrai. Les lettres qu'elle leur écrivit et que nous nous proposons d'analyser commencent, le plus souvent, par «ma chère enfant». Mais n'oublions pas qu'elle n'eut pour élève, en ces temps très anciens, que des filles !

C'est dans la période 1933-1936 que se situent les lettres dont nous pouvons avoir connaissance: elles furent adressées à deux anciennes élèves du Puy -Simone Gibert, élève de

---

<sup>12</sup> Jacques Cabaud, Simone Weil à New York et à Londres (1942-1943), Paris, Plon, 1967, 20. Cf. *ibid.*, 21.

<sup>13</sup> Préface à la réédition de *La Pesanteur et la grâce* dans la collection «Agora» (1991, p. 10). Dans une lettre du 23 août 1941, Simone Weil suggère à ses parents de s'installer à Saint-Marcel d'Ardèche où habite Gustave Thibon, et où elle pourrait «exercer parfois [ses] capacités pédagogiques en échange de dons en nature ».

grec en 4ème, en 1931-1932<sup>14</sup>, et Suzanne Faure, élève de Philosophie<sup>15</sup>. J'ai pu entrer en relation avec la première qui, dans une lettre du 8 février 1988, m'a dit: «De ses anciennes élèves du Puy, je crois être la seule avec qui elle a correspondu. L'influence de Simone Weil sur mes trois camarades de la classe de grec n'a pas été très importante. C'étaient de sages élèves, intelligentes, préoccupées de leurs études, considérant Simone Weil comme un phénomène. Pour moi, révoltée, passionnée, écorchée vive, mauvaise élève dans les matières autres que le français, latin, grec, la venue de Simone Weil était un miracle. Je l'ai aimée passionnément, comme on aime à quatorze ans. Son départ a été un déchirement, ce qui explique notre correspondance».

Elle m'a aussi confié et autorisé à révéler que Simone Weil s'était montrée étonnamment prémonitrice lorsqu'elle lui avait annoncé en 1934 : «Je crois que vous avez un caractère qui vous condamne à souffrir beaucoup toute votre vie»<sup>16</sup>. En mai 1934, Simone Weil écrivait de Roanne à sa mère: «Aucune nouvelle par ailleurs sauf de mes anciennes élèves de grec du Puy: il paraît que j'ai laissé sur elles une trace si profonde que, par leur intermédiaire, toute leur classe est 'radicalisée' ! Tu te rends compte ? Quelle responsabilité! ».

Avec Suzanne Faure, Simone Weil put orienter ses relations épistolaires, postérieures à la classe de philosophie, vers les questions syndicales et politiques. Alors qu'elle était étudiante à Lyon, Simone Weil lui conseilla de se mettre en rap-

---

<sup>14</sup> C'est à elle que fut envoyée la lettre d'octobre 1934 qui fut publiée dans *La Condition ouvrière*. Deux autres, également de 1934, sont largement citées par S. Pétrement (SP 1.405-407 et 437-440). Les originaux sont conservés à la BNF (Fonds S.W.).

<sup>15</sup> Des trois lettres que nous analyserons l'une a été publiée par Simone Pétrement (SP I, 379-381).

<sup>16</sup> CO2, 36. Les autres élèves de grec étaient Marinette Bonnefoy, «la meilleure élève de la classe», Suzette Malartic qui devait mourir jeune, Jeanne Manneval aujourd'hui institutrice en retraite à Roanne. Dans cette classe, S. Weil faisait traduire, notamment, des extraits de l'Évangile en grec.

port avec les instituteurs du Rhône : cela en dit long sur l'estime et la confiance qu'elle lui accordait. Suzanne Faure a fait partie du groupe des quatre «anciennes» qui publièrent ensemble leur témoignage sur «Simone Weil professeur» en 1951 : «Elle n'était pas un professeur ordinaire. Elle se prodiguait pour ses élèves, mettant à leur entière disposition ses connaissances et son temps»<sup>17</sup>.

Aux deux sœurs Dérieu, Claire et Michelle, – elles aussi élèves du Puy et signataires des pages sur «Simone Weil professeur» –, Simone Weil manifesta également un vif attachement. Jacques Cabaud, dans la section III de la bibliographie qu'il a donnée à la suite de sa précieuse biographie de Simone Weil, a signalé qu'il avait pu voir sept lettres de Simone Weil aux deux sœurs et il en donna même les dates<sup>18</sup>. Mais, en dépit de plusieurs demandes adressées à Claire Dérieu, je n'ai pu en obtenir la communication. Ajoutons que nombreuses furent sans doute les élèves qui auraient pu dire, comme me l'écrivait Elisabeth Bigot – élève de philosophie au Puy -, le 16 octobre dernier: «fascinée par l'intelligence de mon professeur de philosophie et mesurant mon ignorance, je n'aurais pas osé lui adresser une lettre»...

En octobre 1932, Simone Weil a été nommée au Lycée d'Auxerre où elle se sentira beaucoup moins heureuse qu'au Puy. Elle y connut, cependant, une excellente élève avec qui les relations promettaient d'être particulièrement riches. Simone Weil s'intéressa d'autant plus à elle qu'elle était pensionnaire et sortait très peu. Elle la poussa à entrer en khâgne

---

<sup>17</sup> Foi et Education, No de mai 1951, 170-173. Les trois autres signataires de cet article collectif étaient Claire et Michelle Dérieu et Yvette Argaud. Cf. SP 1,219-220. Dans sa lettre de mai 1934 à sa mère, S. Weil dit des sœurs Dérieu que ce sont des «gosses charmantes», qu'elle a revues avec plaisir au Puy alors qu'elle enseignait à Roanne.

<sup>18</sup> L'Expérience vécue de Simone Weil, Paris, Plon, 1957, 390-391. Voici leurs dates, précisées par Jacques Cabaud : 19 août 1932 ; 27 octobre 1932 ; 5 juillet 1933 ; 13 décembre 1933; 6 mars 1934; été 1934; 9 juillet 1935.

en 1935 au Lycée de Versailles afin d'y suivre les cours de Michel Alexandre et elle lui demanda de l'accompagner à Font-Romeu pour les vacances de Noël. Cette élève exceptionnelle, Madeleine Fouilloux, devait, hélas !, mourir à Barcelone, en 1938 ou 1939. Une autre élève auxerroise, Claire Marullaz, a déclaré à Jacques Cabaud (op. cit., p. 81, n. 2) qu'il y avait eu un bref échange de lettres entre Simone Weil et elle, mais que cette correspondance «trop vite interrompue», a-t-elle dit, «lorsqu'après mon baccalauréat elle a estimé que je commettais une erreur en poursuivant, pour raisons de famille, mes études dans une faculté de province». Sans doute Simone Weil pensait-elle, comme nombre de professeurs à l'époque, qu'il n'y avait de salut universitaire qu'à Paris.

D'Auxerre, nous passons à Roanne, pour l'année scolaire 1933-1934 et là nous rencontrons, bien sûr, notre amie Anne Reynaud, grande admiratrice, elle aussi, de Simone Weil professeur et fidèle «enregistreuse» des Leçons de philosophie entendues cette année-là et publiées par elle<sup>19</sup>, mais qui n'entretint point de correspondance avec elle. En revanche, grâce à elle, nous avons pu entrer en relation avec une «petite élève de cinquième», en français, en ce même lycée, Huguette Baur, qui a gardé un véritable culte pour Simone Weil et nous a libéralement permis de publier les belles lettres qu'elle reçut d'elle en 1934-1935 et en 1940-1944<sup>20</sup>. Celle de juillet 1940 est fort instructive, car Simone Weil y évoque la crainte qu'elle éprouva devant les premières lettres, trop effusives sans doute, de son ancienne élève alors toute jeune et donne pour principale raison de son silence obstiné «la force même des

---

<sup>19</sup> Simone Weil. Leçons de philosophie présentées par A. Reynaud - Guérithault. Paris, Pion 1959 (1962, 10/18 ; 1993, Plon).

<sup>20</sup> CSW XIV-3, septembre 1991, et XVII-I, mars 1994. Daniel Boitier a évoqué ses rencontres avec d'autres anciennes élèves de Roanne -Jeanne Machet, condisciple et amie d'Anne Reynaud, et Andrée Blanchon dont le témoignage est plus critique -à la fin de la brochure éditée par la Ville de Roanne, où furent rassemblés les Actes du Colloque tenu au Lycée Jules Ferry, le 13 octobre 1993 (pp. 65-66 et 69).

sentiments» exprimés dans les lettres de l'adolescente: «Quand un adulte en inspire de tels à un enfant, il y a une sorte d'abus de confiance à les autoriser; il peut en résulter une influence qui détruit la personnalité, entrave le libre développement»<sup>21</sup>. Elle s'obligea donc à ne pas lui répondre jusqu'au moment où le contact put, sans risque de sentimentalisme, être repris, entre adultes, à l'occasion de la guerre et face au péril de mort.

De l'année de Bourges (1935-1936), «la petite Heckmann», sa «meilleure élève»<sup>22</sup> avait sans doute des chances de devenir une correspondante régulière, si la maladie ne l'avait condamnée à une mort prématurée. Avec une autre de ses élèves d'alors, Marie-Louise Magdalénat, fille du directeur des usines de Rosières, la relation épistolaire fut nouée, mais ne dura guère.

Après cette brève mais nécessaire mise en place, je me propose de voir quels sont, par rapport à la visée de cet article, les thèmes fondamentaux présents dans les trois groupes de lettres qui sont connues de nous: celles à Simone Gibert, Huguette Baur et Suzanne Faure. Au moment d'aborder ces quelques échanges épistolaires, il convient de se rappeler que Simone Weil n'avait que peu de temps à consacrer à la correspondance. Elle le dit à Simone Gibert, en 1934 : «Ecrivez-moi de temps en temps. Je ne pourrai pas vous répondre à chaque fois, mais ça me fera toujours plaisir d'avoir de vos nouvelles» ; et à la même, à la fin de 1934, alors qu'elle est entrée en usine: «Ecrivez-moi, mais n'attendez de réponse que de loin en loin»<sup>23</sup>. Au manque de temps libre s'ajoute le fardeau paralysant des maux de tête «absolument ininterrompus et parfois intenses», comme elle l'avoue à Huguette Baur en sa lettre de juillet 1940 : «A cause d'eux, écrire une lettre

---

<sup>21</sup> CSWXIV-3, septembre 1991,197.

<sup>22</sup> Lettre de Simone Weil à sa mère (I.VII.36), à qui elle demande de l'héberger rue Auguste Comte, pour l'oral du baccalauréat (Cf. SP II, 86-87).

<sup>23</sup> CO2, 37. Aussitôt après vient cet aveu: «Ecrire me coûte un effort excessivement pénible».

devenait un effort trop dur et qui m'épuisait; mais surtout l'impuissance intellectuelle et physique, l'incapacité de travail qui en résultait m'abaissait à mes propres yeux de manière à me persuader que je ne pouvais être utile à rien ni à personne. Je me demandais sérieusement si j'avais le droit d'exister»<sup>24</sup>.

Déjà, six ans auparavant, un jour de l'été 1934, elle avait ainsi mis les choses au point entre elles deux: «Vous m'écrirez toutes les fois que vous en aurez envie, mais sans attendre une réponse à chaque lettre. A cette condition vos lettres me feront un vrai plaisir. Elles me font plaisir de toutes manières, mais l'obligation de répondre altérerait ce plaisir. Quand vous ne recevrez pas de réponse de moi, vous vous direz que je manque de loisir -ou que j'ai des maux de tête -mais pas queje vous méprise, parce que ce n'est pas vrai».

Il me paraît remarquable que Simone Weil n'ait pas hésité à faire à d'anciennes élèves de véritables confidences qu'elle ne devait pas livrer à beaucoup d'autres personnes. En 1934, elle annonce à Simone Gibert qu'elle va prendre un congé d'un an pour «travailler un peu pour [elle]» mais aussi «pour entrer en contact avec la fameuse 'vie réelle'», -allusion au désir qu'exprimait alors son ancienne élève de mener une vie plus concrète que celle du lycée -, et elle lui confie son adresse privée: «Ecrivez-moi 228 rue Lecourbe, Paris, xve. J'ai pris une petite chambre tout près de mon usine»<sup>25</sup>. Elle lui parle de son expérience du travail manuel et la prévient tout de suite: «Quel que soit mon bonheur d'être arrivée à travailler en usine, je ne suis pas moins heureuse de n'être pas enchaînée à ce travail»<sup>26</sup>. Elle lui donne avec beaucoup de liberté ses impressions sur le Lycée d'Auxerre, ses élèves «gentilles», mais sur qui «les idées ne mordent pas», sur le «milieu des collègues [qui] est au-dessous de tout».

---

<sup>24</sup> CSW, XIV-3 (septembre 1991),197.

<sup>25</sup> CO2, 37.

<sup>26</sup> Ibid., 31. Elle croit, en effet, de son devoir de ne pas encourager chez son élève «l'idée d'orienter sa vie dans une direction semblable» (ibid.). A chacun sa vocation !

En 1940, à Vichy, elle rencontre Huguette Baur et, peu après, lui recommande la discrétion sur certains projets – vraisemblablement relatifs à son engagement dans la guerre – dont elle lui a fait part : «Ne faites aucune allusion, dans vos lettres, à ce que je vous ai confié concernant certains de mes projets d'avenir, ni à rien de ce qui s'y rapporte»<sup>27</sup>.

Une autre preuve de confiance est fournie par la capacité de demander un service, qu'il s'agisse d'elle-même ou, le plus souvent, des autres. A Suzanne Faure, devenue étudiante à Lyon, en 1933 ou 1934, elle demande de lui dire s'il y a, à la Faculté, «Huyghens (et quelles œuvres), Viète et autres algébristes du XVIe siècle, Euler», et se justifie en disant qu'elle «continue à [s]'efforcer de comprendre quelque chose à l'histoire des mathématiques». A Huguette Baur, en 1940, elle envoie son poème «A un jour» en lui révélant son ardent désir de le voir publié et, pour cela, de «le communiquer, par lettre ou directement, à toute personne susceptible de le faire publier dans une revue de premier ordre»<sup>28</sup>. Un jour qu'elle avait égaré un porte-monnaie «en cuir jaune», elle demande très simplement à Suzanne Faure d'aller «voir dans le ou les commissariats de police» si on ne l'a pas retrouvé. Dans un tout autre ordre d'idées, elle recommande à Huguette Baur «un jeune ouvrier de 19 ans, qui a appris l'ajustage à l'Ecole de Marine de Rochefort»<sup>29</sup>, afin de tenter de lui trouver du travail en zone non occupée.

Ces lettres sont précieuses parce qu'elles nous montrent une Simone Weil assez inattendue, attentive à la vie quotidienne de ses élèves, à leur santé, à leurs états d'âme, une Simone Weil très sensible et délicate. Ne lit-on pas, dans des

---

<sup>27</sup> CSW XIV -3, septembre 1991, 199. (Lettre du 26 août 1940). Dans une lettre ultérieure (13 septembre, 1940), elle lui annonce avec un optimisme qui sera vite démenti par les événements: «Chère petite. Je quitte Toulouse. Je vais à Marseille, puis à Alger, puis, si je peux, à Casablanca. Là je tâcherai de faire ce que vous savez que je désire» (ibid., 204).

<sup>28</sup> Ibid., 205 (Lettre du 13 septembre 1940).

<sup>29</sup> . Ibid., 202.



notes prises à son cours de Saint-Quentin, en 1936-1937 : «Pour qu' il y ait de la joie sur la terre sans rien changer aux nécessités, ce n'est pas les grandes choses qu'il faut changer, mais les petites qui sont précisément grandes pour l'âme»<sup>30</sup> ? Elle s'efforce elle-même de répandre la joie autour d'elle et multiplie près des autres les exhortations au bonheur. A Londres, en 1943, elle répètera à ses parents restés en exil à New York qu'«un peu de plaisir est nécessaire en ce monde comme l' eau et le pain» et elle leur adresse ce vœu : «Gardez un peu de joie au cœur, si vous pouvez, darlings !». Des années auparavant, elle invitait la petite Huguette Baur à savourer le temps des vacances: «Octobre est bien loin (...) à présent, il faut jouir du bel été, faire de grandes promenades, lire quelques beaux livres, écrire un peu pour vous quand vous en avez envie. Rien n'est plus propre à rendre bon et sage que la joie quand elle est pure»<sup>31</sup>. Elle va plus loin encore, vers la fin de cette lettre de 1935, puisqu'elle lui recommande de se ménager des «heures de liberté au cours desquelles [elle puisse] rester enfant. C'est si bon !»

En juillet 1940, les couleurs du monde, et singulièrement celles de la France, ont beaucoup changé, mais Simone Weil reste convaincue que, quelle que soit la tristesse de certains jours et «les vicissitudes de la fortune des nations», il y a toujours d'humbles sources de joie dans le monde naturel qui nous entoure: «Dans le jardin, n' a-t-on pas le ciel, le soleil qui se lève, monte et descend, et les étoiles, enfin tout l'univers ?»<sup>32</sup>. Déjà, en 1935, plus encore que les «simples promenades», elle recommandait à sa jeune élève de l' imiter «en prenant part aux foins, à la moisson, au battage du blé, même

---

<sup>30</sup> Cité dans Jacques Cabaud, *L'Expérience vécue...*, op. cit., 172. Cf. dans une de ses toutes dernières lettres à ses parents: «Puissiez-vous tous deux être heureux de vivre !» (9 juin 1943).

<sup>31</sup> CSW, XYII-I, mars 1994, 4. Même conseil à Simone Gibert : «Jouissez du printemps, humez l'air et le soleil (s'il y en a), lisez de belles choses» (CO2, 37).

<sup>32</sup> CSW, XIY-3, septembre 1991, 197. Elle ajoute: «Un être humain peut mettre une espèce d'éternité dans un seul beau jour bien vécu» (ibid.).

pendant des journées entières», afin d'entrer «avec la nature dans un rapport plus intime, plus réel»<sup>33</sup>. Elle avait expérimenté que «le ciel des nuits, avec les étoiles, et la pleine lune quelques jours par mois, est une patrie que rien ne peut enlever à aucun être humain» et elle en tirait la fortifiante conclusion que, même s'il n'y avait «à un moment déterminé... qu'un seul être humain qui regarde les étoiles et les aime, cela suffirait pour que la vie soit une grande et belle chose»<sup>34</sup>. Voilà le viatique qu'elle entendait laisser à ses anciennes élèves.

Et l'on voit avec plaisir la philosophe s'informer affectueusement de la santé de ses correspondantes, en fille de médecin certes, mais aussi en femme au cœur maternel. Elle redoute que Simone Gibert ne fasse pas «au sommeil une place légitime» et lui lance un avertissement issu de sa propre expérience d'adolescente: «Faites attention. Le surmenage subi vers 16-17 ans ne produit en général pas de sentiment de fatigue, mais il laisse souvent dans l'organisme des traces profondes dont on ne ressent les effets que des années plus tard, alors qu'on ne peut plus y remédier sérieusement. J'en sais quelque chose. Je ne vous souhaite pas une expérience analogue». Une même inquiétude apparaît dans une lettre (de 1933 ou 1934) à Suzanne Faure: «Je crains que vous ne fassiez des bêtises ne pas dormir, ne pas manger, etc.» et, dans une lettre de l'été 1934, à Huguette Baur: «Je voudrais bien que vous consacriez vos heures de sommeil au sommeil, et non à la lecture. Sans cela, à l'âge de la pleine force, vingt à vingt-cinq ans, vous vous sentirez vidée de toute votre énergie vitale, usée, incapable de penser et d'agir; et il sera trop tard pour réagir. Ce n'est pas seulement se suicider en bloc qui est défendu, mais aussi se suicider pour ainsi dire en détail en diminuant à plaisir sa propre vitalité»<sup>35</sup>. Lisant ces dernières lignes, on ne peut s'empêcher de se demander si Simone Weil

---

<sup>33</sup> CSW, XVII-I, mars 1994, 4-5.

<sup>34</sup> CSW, XIV-3, septembre 1991, 200 (lettre du début septembre 1940). Il est vrai qu'elle ajoute aussitôt après: «La mort aussi est une grande et belle chose» (ibid.).

<sup>35</sup> . CSW, XVII-I, mars 1994, 3.

n'aurait pas dû, à Londres, en 1942-1943, suivre pour elle-même un si sage précepte...

Ce souci de l'équilibre vital s'accompagne d'un éloge du corps et d'un plaidoyer pour le sport : «Je regrette beaucoup que vous ne puissiez pas faire de sport», écrit-elle à Simone Gibert, à la fin de l'année 1934, «c'est cela qu'il vous faudrait. Faites encore un effort pour persuader vos parents». Là encore, elle fait appel à son expérience personnelle récente pour essayer de convaincre son interlocutrice: «Je me suis aperçue, à l'usine, combien il est paralysant et humiliant de manquer de vigueur, d'adresse, de sûreté dans le coup d'œil. A cet égard, rien ne peut suppléer, malheureusement pour moi, à ce qu'on n'a pas acquis avant 20 ans. Je ne saurais trop vous recommander d'exercer le plus que vous pouvez vos muscles, vos mains, vos yeux. Sans un pareil exercice, on se sent singulièrement incomplet»<sup>36</sup>. Le désir d'équilibre n'apparaît pas moins au plan de la vie psychique: modération de la sensibilité, faute de quoi on use «en vain des forces précieuses qui pourraient être dépensées efficacement» ; domination de soi et «acceptation joyeuse de la vie telle qu'elle est, y compris les souffrances», voilà quelques-uns des thèmes récurrents de la «parénétiq» weilienne, telle qu'elle s'exprime, avec des accents stoïques, dans la lettre de l'été 1934 à Huguette Baur<sup>37</sup>.

Une des formes les plus hautes de l'attention à autrui est, évidemment la compassion -sentiment que Simone Weil n'a cessé d'éprouver et qui la conduit à offrir, en 1935, à Suzanne Faure, qui vient d'être atteinte par la tuberculose, un véritable petit traité du bon usage de la maladie: «C'est dur, le repos forcé du sana. Ou plutôt, ce n'est pas dur, c'est démoralisant. J'espère que vous sortirez physiquement et moralement intacte, que toute trace de maladie aura disparu et que ça aura été une retraite comme on disait au XVIIème siècle. Laissez-vous aller au repos. Ne tâchez pas trop de réagir (...) Ecrivez-moi, n'est-ce pas ? et tâchez, quand même, de jouir de la vie».

---

<sup>36</sup> CO2, 37.

<sup>37</sup> VoirCSW,XVII-I,mars1994,2.

Une même force de caractère anime la lettre de juillet 1940 à Huguette Baur, dans laquelle elle raconte les circonstances douloureuses de son départ de Paris déclarée ville ouverte le mois précédent: «On doit toujours pouvoir trouver en soi des forces pour supporter la réalité qu'on a autour de soi»<sup>38</sup>, en se défiant de l'imagination toujours prête à faire la folle.

\*

Convaincue que «l'intelligence ne peut être menée que par le désir» et qu'elle «ne porte de fruits que dans la joie»<sup>39</sup>, Simone Weil invite ses «filles» à ne pas se laisser rebuter par les servitudes de la vie scolaire et à s'intéresser à leur travail: «Tant qu'on est incapable de travail suivi, on n'est bon à rien dans aucun domaine»<sup>40</sup>. En professeuse avertie, elle écrit à Simone Gibert : «Puisqu'on vous donne des possibilités de vous instruire, utilisez-les au maximum à votre manière» et elle place l'essentiel là où il est vraiment: «Peu importe que vos notes soient bonnes ou mauvaises. Mais ne vous donnez pas la honte de sortir du lycée sans avoir vraiment assimilé quelques notions de mathématiques, de physique, d'histoire».

Simone Weil a pris au sérieux la maxime inscrite au fronton de l'Ecole platonicienne: «Nul n'entre ici s'il n'est géomètre», et elle se fait pressante pour vaincre, chez ses anciennes élèves, les préjugés courants contre les mathématiques: «Quand on n'a pas exercé son esprit à la gymnastique des mathématiques, on n'est capable de rien» (à Simone Gibert, 1934) ; «c'est une bien belle chose que la géométrie, et qui peut vous faire beaucoup de bien en vous forçant à vous occuper de choses précises» (à Huguette Baur, été 1934)<sup>41</sup>. Elle revient à la charge, au cours de l'été 1935, pour tenter de faire comprendre à Huguette Baur que «la géométrie est la seule école où on apprend la rigueur et la précision dans la recher-

---

<sup>38</sup> CSW, XIV-3, septembre 1991, 195.

<sup>39</sup> AD5,91.

<sup>40</sup> CO2, 35. Lettre à Simone Gibert, à qui Simone Weil avait aussi écrit : «Dites-vous bien que la première des règles est de bien faire ce que l'on fait».

<sup>41</sup> CSW, XVII-I, mars 1994, 3.